

UNE HISTORIENNE INCLASSABLE : JOAN WALLACH SCOTT

Rose-Marie Lagrave

L'Harmattan | « Cahiers du Genre »

2016/2 n° 61 | pages 189 à 216

ISSN 1298-6046

ISBN 9782343107547

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2016-2-page-189.htm>

Pour citer cet article :

Rose-Marie Lagrave, « Une historienne inclassable : Joan Wallach Scott », *Cahiers du Genre* 2016/2 (n° 61), p. 189-216.
DOI 10.3917/cdge.061.0189

Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

© L'Harmattan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

**Une historienne inclassable :
Joan Wallach Scott**

Rose-Marie Lagrave

À la mémoire de Rolande Treppe

De thèses en thèses, d'articles en articles, la définition du concept de genre élaborée par Joan Scott finit par résonner comme un moulin à prières, ou comme un signe obligé d'allégeance et de conformité à l'égard d'une définition devenue légitime en sciences sociales. Cette phrase, « *Le genre est un élément constitutif des relations sociales fondé sur les différences perçues entre les sexes, et le genre est une façon première de signifier les rapports de pouvoir* » (Scott 2012a, p. 41), sert de signe de reconnaissance et de bible méthodologique à tout·e débutant·e en études de genre, et c'est heureux. Toutefois, ce mantra a pour effet pervers de masquer l'évolution d'une œuvre beaucoup plus féconde et diverse. Dans cet article, en refusant de réduire le travail de Scott à cette phrase répétée à l'envi, on voudrait au contraire resituer cette conceptualisation du genre comme l'un des moments, voire l'un des registres de la pensée de Scott. Il s'agit de redéployer, en somme, certains fragments d'une œuvre nourrie d'apports disciplinaires divers, qui ne se résume pas à la définition d'un concept devenu certes opératoire, mais qui, en raison de son succès, masque une production intellectuelle plus vaste et plus contrastée. Il faut dès lors se saisir de cette phrase pépète comme d'une clé de lecture pour appréhender la dynamique d'un travail visant à mettre au jour 'les rapports de pouvoir' à partir de plusieurs recherches qui balisent une œuvre et en

balayent le spectre. Toutefois, il ne suffit pas de reprendre à son compte la posture critique de Scott pour parvenir à restituer la dynamique et la complexité d'une œuvre ; il faut de surcroît lui poser une série de « *questions dérangeantes* » (Scott 2009a, p. 52) pour faire apparaître de nouveaux aspects, et, selon ses recommandations, saisir conjointement le plaisir de penser de l'auteure. Ces remarques liminaires et d'autres encore organisent les trois scansion de cet article : la première reconfigure la trajectoire de Scott à partir des informations livrées dans son ego-histoire ; la deuxième tente de saisir ce qu'être historienne de la France veut dire ; la troisième ressaisit son œuvre à travers la notion de paradoxe, notion centrale pour comprendre les tensions et contradictions que tout son travail entend mettre au jour. Ces trois ensembles de questions feront ensuite convergence pour nous permettre d'interroger les effets de l'approche transdisciplinaire sur le travail d'historienne de Scott.

De l'héritage familial à la passion de l'histoire

La publicisation de l'article intitulé « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », traduit en français par Eleni Varikas et publié dans les *Cahiers du Grif* en 1988 (Scott 1988, p. 125-153), a révélé l'importance du travail de Scott, tout en laissant dans l'ombre le parcours d'une historienne, spécialiste de la France et encore peu connue en France lors de la publication de cet article. À l'instar des *Essais d'ego-histoire* (Nora 1987), l'ouvrage *Becoming Historians* (Banner, Gillis 2009) présente onze parcours d'historiens américains. Le deuxième chapitre, sous la plume de Joan Scott, intitulé "Finding Critical History" (Scott 2009a, p. 26-54) retrace sa trajectoire intellectuelle par un travail de réflexivité visant à élucider les raisons d'un choix résolu, quoique progressivement et vaillamment conquis, en faveur d'une histoire critique¹. Mettre en perspective la bio-

¹ Je remercie Joan Scott de m'avoir donné une version en anglais de ce chapitre qui ne porte pas le même titre que le chapitre dans l'ouvrage cité : la version est intitulée "Becoming a Critical Historian", alors que dans l'ouvrage, il s'agit de "Finding Critical history" (Scott 2009a, p. 26-54). Le premier titre souligne un processus quand le second insiste sur la découverte, deux indices majeurs du travail en histoire de Scott. Par manque d'assurance quant à une

graphie de Scott telle qu'elle est reconstruite par elle-même, au regard de son aversion envers toute forme de déterminisme, suppose certes d'être attentive aux dispositions familiales, sociales et politiques qui avaient quelques chances d'orienter sa trajectoire, mais de rester pareillement tout aussi attentive aux opportunités qu'elle a su saisir, aux bifurcations, voire aux tournants qui ont marqué son parcours.

Née le 18 décembre 1941 à Brooklyn, fille de parents juifs émigrés d'Europe de l'Est, tous deux diplômés et enseignants en histoire dans le secondaire, croyants inconditionnels au « *pouvoir rédempteur de l'histoire* » et aux vertus émancipatrices du progrès, Scott, dont le père était communiste, a grandi dans une famille engagée politiquement à gauche. Bonne élève, elle exprime très tôt un goût affirmé pour tous les domaines du savoir, tant l'algèbre que l'histoire ou la littérature, stimulée par un désir d'excellence, pour se prouver à elle-même sa propre valeur, mais « *surtout pour que ses parents soient fiers d'elle* ». Ses années de socialisation primaire et adolescente sont marquées par un climat d'harmonie entre l'éducation familiale et scolaire, atout qui lui donne une solide confiance en elle-même lorsqu'elle intègre l'université d'Illinois de Chicago en 1970 après la soutenance d'un *Phd* en 1969 à l'université de Wisconsin car, écrit-elle, elle espère devenir « *une meneuse d'hommes* ». Portée par le contexte politique de l'époque, elle participe aux protestations contre la guerre du Viêtnam, à l'effervescence politique universitaire et écrit dans le journal local étudiant car, souligne-t-elle, c'est la politique qui l'a orientée vers l'histoire en un compagnonnage durable et fructueux. On le voit, les dispositions familiales et scolaires ont été génératrices de propriétés sociales, scientifiques et politiques en sorte que Scott, en « *fille consciencieuse* », est parvenue à accomplir et à surpasser la vocation de son père : lui *enseignait* l'histoire mais elle, elle *écrit* l'histoire, souligne-t-elle. Héritière donc, qui voit dans le passage de l'oral à l'écrit de l'histoire un des indices de son surclassement professionnel et social par rapport à ses parents. Si,

éventuelle traduction, j'ai conscience de paraphraser certaines phrases, retranscrites sans guillemets, car il ne s'agit pas d'une traduction. C'est à partir du texte donné par Scott, texte dactylographié et sans pagination, que j'ai reconstruit son parcours.

selon ses termes, son choix de l'histoire « fut un mariage de raison », à mesure de la diversité de son intégration dans différents instituts, universités, ou séminaires, elle parvient toutefois à exprimer son désir et sa passion pour la critique de l'histoire et en histoire.

Or, du 'faire de l'histoire' au désir d'histoire, le chemin fut long, ponctué de bifurcations, de rencontres insoupçonnées, de lectures et de débats, d'affiliations à des courants de pensée, de prises de positions courageuses dans un monde académique soucieux de promouvoir une histoire orthodoxe. Parmi l'ensemble des atouts contextuels dont elle a su se saisir et qui furent autant de déclics pour négocier des orientations ou des réorientations, deux tournants apparaissent décisifs : le tournant féministe et le *linguistic turn*, l'un et l'autre puissamment connectés, se fécondant mutuellement, déconstruisant de concert l'histoire orthodoxe, de sorte que la présentation successive de ces deux moments simplifie une articulation autrement plus complexe.

Le contexte politique de la décennie 1970-1980, au moment où Scott accède au monde académique, va largement contribuer à faire d'elle une historienne féministe et critique. Le féminisme n'est pas un héritage familial, même si ses parents ne l'ont pas élevée en 'fille', même si son père lui présente « *la Genèse comme un conte inventé par les hommes pour assigner aux femmes des positions subalternes* », écrit-elle. Lors de ses premiers postes dans l'enseignement supérieur, sensible à la revendication des étudiantes pour que s'élabore et s'écrive une « *her-story* », elle participe à une lutte inséparablement épistémologique et institutionnelle pour qu'une histoire des femmes soit possible (Perrot 1984). Pour mener cette bataille à l'issue incertaine, elle tisse et participe à un réseau d'affinités électives entre collègues, fondé sur la volonté de rendre visibles les femmes dans l'histoire, sans toujours partager leurs façons de faire de l'histoire. Sa rencontre et sa collaboration avec Louise Tilly (Scott, Tilly 1987), l'épouse de Charles Tilly, furent plus qu'une aubaine et une ressource amicale : elles formèrent, en effet, une sorte de tandem professionnel. Toutes deux épouses (Wallach pour Joan Scott), mères et historiennes, elles ne concèdent rien concernant les domaines de leur vie, ne jouant jamais 'le privé contre le public', maintenant une barrière rigide entre les deux, s'épaulant mutuellement,

même si l'une et l'autre ne partagent pas la même 'vision' et façon de faire de l'histoire. De même, dès son arrivée à l'université de Brown en 1980, Scott est recrutée par le département des *women's studies* très marqué par l'engagement féministe des étudiantes, et fait équipe avec Elizabeth Weed. Malgré des réticences et des anxiétés initiales et avec le soutien stimulant de sa collègue, Scott organise un cursus en études féministes et le premier séminaire interdisciplinaire dans le cadre du Pembroke Center for Teaching and Research on Women, créé en 1981. Ses investissements dans l'institution et les stimulations d'un milieu féministe très actif sont aussi l'occasion pour elle de réexaminer son rapport à la discipline historique. C'est, souligne-t-elle, un moment de réorientation intellectuelle, après avoir pris conscience d'être non seulement « capable de transmettre du savoir mais aussi de le produire ». Produire du savoir pour attester que les femmes sont actrices de l'histoire et objets légitimes d'analyse suppose toutefois de briser les frontières disciplinaires et de se réappropriier en historienne des lectures et des interrogations venues d'autres sciences sociales.

À la lutte institutionnelle pour légitimer l'histoire des femmes, s'ajoute chez Scott une lutte épistémologique pour substituer à une histoire des femmes une histoire critique qui déconstruise notamment la catégorie 'femme' en lui restituant sa pluralité et son historicité. Pendant ses années Brown, stimulée par l'effervescence intellectuelle ambiante, par le travail et les débats au sein d'un *Brown feminist theory reading group*, appellation rétrospective indique-t-elle, Scott se confronte avec, et se réapproprie les écrits de Michel Foucault, mais aussi les auteur·e·s se réclamant ou assigné·e·s à ce qui a été nommé, voire caricaturé sous l'appellation de *French theory* (Cusset 2003), notamment Jacques Derrida, Julia Kristeva et Luce Irigaray, et d'autres encore, tous et toutes invité·e·s à Brown. Dans son ego-histoire, Scott souligne que la lecture de l'ouvrage *Les mots et les choses*²

² La traduction du titre de cet ouvrage par Alan Sheridan, en 1973, devient *The Order of Things*, New York, Vintage : or, en français *L'ordre des choses* est le titre d'un livre de Michel Maffesoli (2014), *L'ordre des choses : penser la postmodernité*, Paris, éditions du CNRS, auteur très éloigné de ces débats, d'où une possible confusion pour un public non français et peu familier des antagonismes académiques et scientifiques.

(Foucault 1966), et notamment l'analyse des *Ménines* de Velasquez par Foucault ont été pour elle une révélation et ont eu une influence majeure sur son *linguistic turn*. Ce tournant linguistique déplace les priorités données au travail de l'historienne : il confère au langage et aux représentations symboliques un nouveau statut ; il introduit de l'instabilité dans les définitions des catégories identitaires ; il substitue des questions à des réponses, fussent-elles partielles ; il interroge le présent par l'histoire. Cette bifurcation, qui fut un renversement de perspective, a été favorisée par le contexte intellectuel de ces années durant lesquelles la circulation internationale des idées (Bourdieu 2002) et des penseur-e-s, les transferts (Espagne 1999) et les acclimatations culturelles transatlantiques ont donné matière à des polémiques et à d'intenses débats. Pour Scott, la figure et le travail de Denise Riley synthétisent et expriment cette jonction entre l'épistémologie féministe et le *linguistic turn* dont témoigne clairement le titre de son ouvrage : *Am I That Name?* (Riley 1988). Dès lors, lorsque Scott écrit « *Brown a été pour moi le lieu d'une métamorphose* » (Scott 2015, p. 9), ce n'est pas le fruit d'une illusion biographique qui la conduirait à donner après coup du sens à un espace intellectuel qui fut décisif dans sa carrière. C'est plutôt la reconnaissance d'un moment décisif de son parcours où se déploie et viennent au jour le désir et le plaisir de déstabiliser « *les confortables façons routinières de faire de l'histoire* », et chantiers après chantiers, d'affiner une approche critique de l'histoire. Ses écrits ultérieurs portent la marque de ce déplacement épistémologique généré par les effets de la convergence entre ces deux tournants.

Pourtant, c'est en raison de son travail en histoire sociale que Scott fut recrutée en 1985 au prestigieux Institute for Advanced Study à Princeton ; mais elle reste cependant résolue à travailler la théorie féministe et la question de la différence en histoire. Elle y est d'autant plus encouragée qu'elle est intégrée au sein de la School of Social Science où l'interdisciplinarité est de mise, et où collaborent des collègues elles aussi théoriciennes et engagées dans la critique des sciences sociales, telles Judith Butler, Drucilla Cornell, ou Wendy Brown. L'un des effets collatéraux de ces deux tournants fut également le recours à la psychanalyse comme langage de l'inconscient et méthode systé-

matique de questionnement critique, ajout disciplinaire contemporain de son entrée en psychanalyse, avec précise-t-elle un analyste de « l'ancienne école ».

Ce récit sur le récit d'un parcours pourrait laisser penser que l'évolution de l'histoire sociale à l'histoire critique serait un chemin linéaire et tout tracé. Dans le cas de Scott, il s'agit au contraire d'un déracinement ou d'un arrachement à l'orthodoxie disciplinaire au gré des lectures, des rencontres, des expériences de travail collectif. Parcours sinueux s'il en est pour conquérir, par un travail intellectuel exigeant et interdisciplinaire, le droit à la théorie sans laquelle le travail de la critique serait sans effet, et ajoute-t-elle, « *le plaisir de l'histoire est dès lors sans fin puisque la critique et les questions sont elles-mêmes sans fin* ». Toutefois, si l'on procède à la manière de Scott, consistant entre autres à souligner les lacunes, le « *ce qui n'y est pas* », on constate que son ego-histoire n'est pas guidée par la théorie de la connaissance située (Harding 2003). Si, comme on a tenté de le montrer, sa position sociale et ses engagements ont eu des effets sur le choix de ses objets de recherche, et si l'on peut faire l'hypothèse d'une corrélation entre sa propre psychanalyse et l'élargissement de son éventail disciplinaire à la psychanalyse, reste qu'elle n'a pas mis en relation ce que ses travaux et leurs conclusions doivent à sa position de femme blanche, de classe moyenne scolarisée et cultivée, professeure dans les universités ou les instituts les plus prestigieux des États-Unis, et surtout ce que son désir de théorie et sa passion critique doivent à cette position. Enfin, sans dériver dans un déterminisme social dont Scott se garde et nous met en garde constamment, on aurait apprécié de savoir si l'antagonisme entre partisan·e·s du *linguistic turn*, et défenseur·e·s de l'histoire sociale dans le monde des historiens américains s'est fondé au moins partiellement sur des différences dans la composition du capital social et scolaire des un·e·s et des autres. En effet, s'ils sont toutes et tous en majorité des 'héritiers', comme on peut légitimement le supposer, on doit s'interroger sur les raisons d'un ralliement des historien·ne·s dans un pôle ou dans un autre, selon des choix situés qui ne furent pas qu'individuels mais collectifs. Il faudrait se demander si cet antagonisme n'est pas aussi le fait du renouvellement de deux générations d'historiens, et dès lors, on peut poser la question

de savoir où se trouve l'audace à penser et à bifurquer : du côté de l'avant-garde du postmodernisme ou du côté de la résistance de l'histoire sociale ? Qu'est-ce qui a fait basculer les unes et les autres dans un sens ou dans l'autre ? Un début de réponse se profile dans les travaux de Scott, puisque ces deux approches ont guidé successivement sa production scientifique.

« Une Américaine, historienne de la France »

L'essentiel des recherches menées par Scott porte sur la France, que ce soit l'étude sur *Les verriers de Carmaux* (Scott 1982), sur le travail des femmes, sur l'accès des femmes à la citoyenneté, sur le port du voile ou encore les articles sur la séduction et le 'féminisme à la française'. Les archives et les sources sont donc en majorité françaises, travaillées de surcroît à partir d'une approche qui doit beaucoup à la *French Theory*, en sorte que Scott, comme elle l'écrit, est bien « une Américaine, historienne de la France » (Scott 2009a, p. 10). Si l'on procède à sa manière, on peut cependant se demander quelle signification donner à cette définition de soi, puis s'interroger sur les gains en connaissances apportés par son travail concernant la France à partir de sa position de passeuse entre deux univers académiques, pour terminer ensuite par des réflexions concernant l'invention d'une exception française. En outre, les travaux de Scott sur la France permettent de mettre empiriquement au jour les effets de la rupture épistémologique produite par le double tournant féministe et linguistique.

La valence différentielle du travail des hommes et des femmes en France

La France, souligne-t-elle, n'est ni un choix personnel, ni la traduction d'un engouement particulier, mais le résultat de l'orientation des étudiant·e·s, dans le cadre du séminaire de Merrill Jensen à l'université de Wisconsin. Dotée d'un bon niveau en langue française, Scott soutient un premier mémoire sur la révolution de 1848, participe aux séminaires de William R. Taylor durant lesquels elle lit les auteurs de référence en histoire sociale, notamment E.P. Thompson, Eric Hobsbawm, Herbert Gutman. Sous la houlette de Charles Tilly, elle entreprend un doctorat sur *Les verriers de Carmaux* (Scott 1982), ville moyenne

du Tarn, connue jusqu'aux Amériques en raison d'un de ses célèbres députés, Jean Jaurès.

Cette recherche en vue de la soutenance d'un *PhD* consiste en une étude classique en histoire sociale qui analyse le travail d'un groupe professionnel et *l'histoire de la naissance d'un syndicalisme*, sous-titre de l'ouvrage issu de la thèse. Croisant les informations contenues dans différents fonds d'archives, exploitant les recensements quinquennaux, les registres d'état civil et paroissiaux, les enquêtes sociales locales et nationales et les journaux syndicaux et généralistes, Scott restitue les propriétés sociales, politiques, familiales et professionnelles du 'groupe' des verriers de Carmaux, artisans fiers de leur métier, jaloux de leurs prérogatives, eux qui constituent l'une des fines pointes de l'aristocratie ouvrière. Ce groupe très hiérarchisé selon l'âge, les compétences, le statut, entre 'grand garçon' et 'gamin' est encadré par l'élite des souffleurs qui contrôle la formation, l'embauche, le salaire, les relations avec les patrons, en privilégiant le recrutement au sein des mêmes familles, et certains d'entre eux, en mesure de payer le cens, parviennent même à devenir électeurs. Ce dispositif d'encadrement et de contrôle par les verriers a assuré pendant des décennies leur vie quotidienne. Avec l'introduction du four à gaz Siemens remplaçant le four à pots, et celle du moule fermé tournant se substituant au moule ouvert — innovations corrélées à l'arrivée d'une main-d'œuvre de jeunes non formés par les anciens souffleurs et travaillant en équipes des 3/8 —, la mécanisation de l'ensemble du procès de travail conduit en conséquence à une surproduction de bouteilles, au déclin d'un savoir-faire artisanal, au déclassement de l'élite ouvrière des souffleurs qui rejoignent dorénavant les rangs indistincts de la classe ouvrière. Pour tenter de contenir cette prolétarisation en marche, les verriers créent en 1891 le syndicat de Carmaux et, après l'échec de la grève de 1895, une coopérative ouvrière à Albi, création perçue comme une trahison par une fraction des ouvriers de Carmaux, notamment par les mineurs.

Cette synthèse elliptique permet d'avancer plusieurs remarques. Elle a d'abord le mérite de donner une visibilité à un ouvrage fréquemment passé sous silence dans la généalogie des œuvres de Scott. Or, cette recherche qui, par bien des aspects, est un corollaire de la thèse de Rolande Treppe sur les *Mineurs de*

Carmaux (Trempe 1971) — et à ce titre, Scott la remercie³ — est significative d'un état du champ des recherches de la décennie 1970 sur la classe ouvrière en France, qui tentent à la fois d'en conserver les traces (Maitron 1973) et d'en enregistrer le déclin (Terrail 1990). Au-delà de cet apport en connaissances sur une élite ouvrière en voie de déclasserment puis de disparition dont certains processus sont homologues à ceux analysés aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard (Beaud, Pialoux 2012), deux éléments sont à souligner. Le premier concerne le retournement de perspective que l'on retrouve ensuite dans l'ensemble des travaux de Scott. Contre la vision d'une relation nécessaire et déterministe entre mécanisation du travail, prolétarisation et émergence d'une conscience de classe qui conduirait les verriers à se syndicaliser et à opter pour le socialisme, et contre une vision mythique et héroïque de la classe ouvrière, Scott oppose un tout autre récit qui révoque ces déterminismes et ces perceptions. Elle montre, en effet, que la création du syndicat n'est pas suscitée par un sentiment d'oppression ressenti par les verriers, mais qu'elle répond à leur volonté de sauver la dignité et les privilèges de leur profession. Eux, en effet, ne seront pas prolétarisés, alors que tel fut le cas pour leurs remplaçants de la génération suivante. Toutefois, les verriers ont recours au langage et aux argumentaires de la lutte des classes, seule grammaire disponible et intelligible dans un contexte social et politique qu'ils partagent avec d'autres ouvriers, dont les mineurs.

La seconde remarque a trait à l'intérêt que Scott porte aux femmes dans *Les verriers de Carmaux*. Si, lors de ses années de doctorat, elle n'avait pas encore eu le privilège des apports féministes de l'université de Brown, elle avait cependant déjà pleinement conscience d'être parmi les premières étudiantes à bénéficier du contexte politique états-unien en faveur de l'émancipation des femmes pendant les années 1970, au cours

³ Au moment où je termine la rédaction de cet article, j'apprends le décès de Rolande Trempe, centenaire, morte le 12 avril 2016. C'est en ces termes que Scott la remercie dans l'ouvrage sur les verriers : « Rolande Trempe, de l'Université de Toulouse, m'a donné accès aux sources des archives locales. Elle n'a jamais hésité à me faire partager les informations qu'elle avait rassemblées dans son monumental ouvrage sur les mineurs de Carmaux et m'a appris bon nombre de choses » (Scott 1982, p. 10).

desquelles « *son identification comme féministe s'est faite* », ainsi qu'elle l'a exposé lors de sa conférence à l'Institut Émilie du Châtelet, le 30 mars 2015 (Scott 2015). Or, dans *Les verriers de Carmaux*, la vie quotidienne et les attributions des femmes, mères, épouses ou filles restent dans l'ombre ; seules quelques annotations éparses permettent d'appréhender en creux la vie de ces femmes. On apprend, en effet, « *que le seul devoir des femmes qui fût associé au travail de leurs maris était de leur apporter de l'eau et du vin à l'usine* » (Scott 1982, p. 36), et que les « *rappports sociaux étaient en outre cimentés par les mariages qui étaient contractés entre familles de mineurs et de verriers* » (*ibid.*, p. 95). En revanche, aux yeux des dirigeants syndicaux, les femmes deviennent un obstacle à la diffusion de l'anti-cléricalisme et de la libre pensée, car elles sont « *imbues de préjugés surannés, entichées de superstitions stupides* », pensent-ils (*ibid.*, p. 97). Jugements d'autant plus erronés et injustes que ces femmes « *n'en donnaient pas moins leur soutien et souvent leur participation active aux grèves et aux rassemblements politiques avec leurs maris. Certaines revêtaient même des robes rouges pour les circonstances particulièrement importantes* » (*ibid.*, p. 97). Pendant la célèbre grève de 1895, par exemple, environ « *2000 femmes de verriers précédées de leurs jeunes enfants, portant quatre drapeaux dont un au moins paraissait tout rouge, et chantaient des couplets révolutionnaires et surtout le refrain de la Carmagnole : Vive la sociale ! Vive la révolution* », rapporte un officier de police (*ibid.*, p. 105). Qu'elles occupent le devant de la scène des manifestations ou qu'elles soient reléguées au rôle de servantes dans l'espace familial, les épouses des verriers sont évoquées à partir de sources masculines et n'apparaissent qu'en soutien domestique ou politique de leurs maris. Le silence sur les femmes et les rares récits masculins les stigmatisant ne font pourtant pas l'objet d'une discussion de la part de Scott. Son engagement féministe des années 1970 n'a pas eu d'effet notable sur la mise en visibilité des femmes dans *Les verriers de Carmaux*, publié pourtant en 1974. On ne trouve aucune discussion sur le faux clivage privé/public, ni sur le travail domestique, ni sur les statuts de subordonnées des femmes à leurs époux. Tout laisse penser que Scott n'était pas encore parvenue à cette « *désobéissance épistémologique* » mentionnée

dans sa conférence (Scott 2015, p. 1), tout occupée qu'elle était à ce moment-là à ne pas réifier la classe sociale et la conscience de classe trop marquées, selon elle, par la tradition marxiste qu'elle s'emploie à mettre à distance.

Alors que le travail des femmes dans l'ouvrage sur Carmaux se résumait à des notations sur le travail domestique, Scott va en quelque sorte rééquilibrer cette lacune en consacrant ses recherches ultérieures au travail des femmes, objet d'un ouvrage en collaboration avec Louise Tilly, *Les femmes, le travail et la famille* (Scott, Tilly 1987), et de plusieurs articles (Scott 1990, 1991). En articulant l'espace familial, l'espace du salariat et l'état des marchés du travail, les auteures constatent que le salariat n'a pas amélioré le statut des femmes ni en France, ni en Angleterre, comme le voudrait une doxa féministe militante. Loin d'arracher les femmes à la dépendance domestique, le salariat fut pour elles une manière supplémentaire et une aubaine pour mieux répondre aux exigences économiques familiales. En outre, les auteures montrent comment économistes et patrons sont de surcroît incapables d'associer emploi fixe à plein temps et recrutement de femmes, alliage pour eux contre nature. Le marché du travail est ainsi organisé par des hommes et pour les hommes. L'accès des femmes au salariat s'effectue selon une division sexuée des tâches et des emplois, dévalués et sous-payés s'agissant des femmes, dessinant de façon pérenne une ségrégation sexuée du marché du travail, et consolidant ainsi des secteurs déjà ou en passe d'être féminisés.

Tant concernant l'élite ouvrière des verriers, que les femmes dans les mines et dans les manufactures textiles, les travaux de Scott ont pleinement participé à une histoire ouvrière en France. Jusqu'à la fin des années 1980, le fait d'être une historienne américaine ne distingue pas de façon notable ses analyses de celles de ses collègues britanniques ou français. Toutefois, elle participe à mettre en critique le paradigme de la prolétarianisation inéluctable de la classe ouvrière et destitue le clivage privé/public qui bloque toute pensée concernant les femmes au travail. En ce sens, elle s'inscrit à l'intérieur du clivage qui scinde les recherches sur la classe ouvrière pendant cette décennie. Elle rejoint ainsi ceux et celles pour qui il y a épuisement de la lecture marxiste de la classe ouvrière, lecture qui attribue de

surcroît au seul capitalisme l'exclusion et l'exploitation des femmes. En revanche, s'agissant d'analyser la question de la citoyenneté pour les femmes telle qu'elle fut et est posée en France, c'est en américaine que Scott procède pour interroger l'exotisme d'un républicanisme discriminant, fondé sur une vision naturalisée des inégalités entre les sexes, sur la notion d'universalisme, et celle d'individu abstrait.

Quand républicanisme et féminisme font mauvais ménage

Si l'on veut comprendre pourquoi les femmes françaises ont mis si longtemps à arracher le droit de vote, puis à être éligibles et élues, si l'on veut comprendre pourquoi on a si souvent recours à 'l'exception française' pour justifier des prises de positions politiques contre le port du voile ou pour minimiser la violence masculine dans le commerce entre hommes et femmes, alors il faut vraiment se départir des impensés véhiculés par les valeurs labellisées républicaines : en quelques mots voilà résumé l'argument de Scott. Mieux vaut effectivement être américaine pour mettre à distance des évidences routinières qui bloquent la possibilité même de penser et de construire autrement les liens entre républicanisme et féminisme. C'est à partir de cette position d'extériorité, nuancée par une familiarité cognitive avec les écrits et les discours français que Scott se confronte à la question de l'universalisme.

Dans l'ouvrage *Parité ! L'universel et la différence des sexes* (Scott 2005), elle indique, en effet, que la France de la décennie 1990/2000 connaît « une crise qui s'inscrit dans le discours sur l'universalisme. Un universalisme considéré comme proprement français, la caractéristique même du système démocratique républicain, sa valeur la plus chère, son atout politique le plus précieux » (Scott 2005, p. 7). Il y aurait donc « une singularité de l'universalisme 'à la française' » (*ibid.*, p. 19), singularité fondée sur « la coexistence, au sein du discours républicain, de deux universalismes contradictoires : l'individualisme abstrait et la différence sexuelle » (Scott 1998, p. 12). Tout le travail de Scott va ainsi se focaliser sur cette contradiction, en montrant comment le féminisme français sur la longue durée a été pris dans un paradoxe insurmontable, consistant tantôt à invoquer et à convoquer la différence sexuée pour justifier les revendica-

tions en faveur d'une citoyenneté effective au nom de qualités féminines censées être indispensables à la démocratie, tantôt à dénier toute pertinence à cette même différence au nom de l'individu abstrait, fondement de la citoyenneté. Elle montre fort bien que chaque contexte historique contraint les féministes à s'inscrire dans les idéaux de la République même quand il faut s'y opposer. D'où les oscillations entre des arguments qui font appel tantôt à l'égalité et tantôt à la différence sexuée, selon les contextes politiques et discursifs, analysés depuis la Révolution de 1789 jusqu'à nos jours, à partir de figures et de luttes féministes pour l'accès des femmes à la citoyenneté. Mettant en pratique des éléments de sa *Théorie critique de l'histoire* (Scott 2009b), elle met au jour les présupposés androcentriques et les points aveugles du républicanisme et de la conception de la citoyenneté qui en découle, de sorte que « *le féminisme n'est pas une réaction au républicanisme, mais un de ses effets* » (Scott 1998, p. 226). La position d'*outsider* de Scott, éloignée des passions que les lois sur la parité ont déchaînées en France, lui permet de montrer comment les effets du cadrage discursif républicain contraint l'expression des deux camps opposés, paritaristes et universalistes, enfermant les deux positions au sein du même paradoxe, résolu toutefois de manière différente. Contraint de s'inscrire dans le paradigme républicain, le discours sur la parité est l'héritier des contradictions déjà analysées dans *La citoyenne paradoxale* (Scott 1998).

Les effets et tensions réciproques entre féminisme et rhétorique républicaine s'actualisent également, selon Scott, dans les prises de position antagonistes au sein des féminismes, en France, à propos de la loi sur le port du voile dans l'espace public, et de façon adjacente, à propos du recours à la notion de séduction pour caractériser le commerce entre hommes et femmes, objets de deux chapitres dans *De l'utilité du genre* (Scott 2012a). Toutefois, elle montre que le républicanisme a recours à des médiations conceptuelles différentes et adaptées pour traiter de ces deux questions qui sont devenues des affaires : c'est au nom de la laïcité qu'est votée l'interdiction du voile, quand c'est au nom d'un trait inhérent au 'génie français', la galanterie, que la séduction devient le registre sur lequel seraient fondées les relations hommes/femmes. Dans l'ouvrage, *The Politics of Veil*

(Scott 2007), et dans le texte intitulé « Sécularité ou sexularité ? La laïcité et l'égalité des sexes » (Scott 2012a, p. 121-156), elle analyse la controverse à propos de la loi française du 15 mars 2004 interdisant le port d'insignes religieux ostensibles dans les écoles publiques, et se demande pourquoi le voile a été isolé et privilégié comme symbole de cette intolérable différence. En resituant cette controverse dans l'histoire du colonialisme d'une part, et singulièrement celui sévissant en Algérie, et dans l'histoire de la laïcité de l'autre, elle montre comment le discours sur la sécularisation de la société française et son incapacité en pratique à intégrer les migrations postcoloniales sont au principe d'une mesure discriminatoire, l'interdiction du voile, elle-même fonction d'une vision de la démocratie qui ne reconnaît pas le particularisme. Contre l'évidence d'une laïcité matrice de l'émancipation et de la capacité d'agir des individus, contre également l'évidence d'une religion nécessairement aliénante, Scott, après avoir procédé à un réexamen de l'histoire de la laïcité, montre au contraire que « *le processus de sécularisation a intensifié plutôt qu'atténué les dilemmes de la différence des sexes* » (Scott 2012a, p. 134). Cet examen réflexif qui « *permet de nous distancier par rapport au récit émancipateur que la laïcité a appris à dérouler à propos d'elle-même* » (Scott 2012a, p. 155), la conduit à renvoyer dos à dos les sociétés laïcisées et les sociétés théocratiques quant à leur incapacité à résoudre la contradiction entre égalité et différence.

Il est, en France, un autre récit qui, selon elle, entend résoudre allégrement le dilemme des effets de genre, c'est ce qu'elle appelle le « *républicanisme aristocratique* », qui fait de la séduction, fille ou sœur cadette de la galanterie, un trait censé appartenir au patrimoine génétique français. À la lecture de certains articles ou ouvrages publiés dans le contexte de la commémoration de la Révolution française, Scott est en effet frappée par la récurrence du recours à une « *singularité française* » pour qualifier le commerce entre hommes et femmes, et du recours à un « *féminisme à la française* » pour qualifier la nébuleuse féministe (Raynaud 1989 ; Ozouf 1995 ; Habib 2006 ; Théry 2011). Elle déconstruit ces « *imaginaires nationaux* » (Scott 2012a, p. 160) consistant à occulter et à résoudre à bon compte les effets de la domination masculine, en

remplaçant cette dernière par une galanterie héritée des cercles nobiliaires et de la monarchie civilisée, et réaménagée en un subtil dispositif tout en jeu de mots et en jeu de séductions réciproques. Elle récusé que cette séduction, érigée en véritable trait de civilisation des mœurs françaises, fusse l'aune à laquelle soient appréciées les féminismes français et anglo-saxons. En effet, selon les défenseur·e·s d'un « *féminisme à la française* », la séduction, devenue avec le temps seconde nature et seconde peau, serait le meilleur rempart à toute potentielle guerre des sexes et l'antidote à l'avènement d'un féminisme agressif et radical, tel qu'il est imaginé sévir aux États-Unis par ces penseur·e·s français·e·s. La polémique suscitée par ce mythe d'une civilité des mœurs et d'un féminisme à la française en lieu et place des relations de pouvoir entre hommes et femmes, jusques et y compris dans les relations de séduction, n'a pas mis au jour une simple querelle transatlantique entre féminisme agressif et radical et féminisme modéré et policé. Il s'agit au contraire d'une divergence radicale entre deux approches féministes, l'une mettant au jour des pouvoirs sexués inégaux, l'autre s'employant à refonder la complémentarité des sexes par des arguments culturalistes, et ce des deux côtés de l'Atlantique (Scott 2011 ; Eribon 2011 ; Lagrave, Bereni, Roux, Varikas 2011).

Ce « *miroir transatlantique* » (Fassin 2009) tendu par Scott réfléchi, aux deux sens du terme, les crispations républicaines et l'invention de caractéristiques nationales qui sont autant de modalités pour nier l'inégalité sexuée et, partant, l'historicité de la domination masculine. À cet égard, être américaine est un atout pour déjouer les certitudes et les inventions nationales françaises, dans la mesure où n'ayant incorporé ni à l'école ni dans l'espace politique américain la vulgate républicaine, Scott bénéficie ainsi d'une extériorité qui lui permet d'exercer une lucidité plus aiguë à l'égard des effets discriminatoires de genre par un régime républicain qui pourtant revendique l'égalité comme emblème politique (Rennes 2007). À l'inverse, et son ouvrage sur la parité en témoigne, être américaine oriente en priorité son regard et ses analyses vers la région de l'espace de la cause pour la parité dans laquelle ses allié·e·s et informatrices paritaristes sont engagées, au détriment d'une plus grande pluralité d'actrices, et d'une complexité plus nuancée de la cause

telle qu'elle a été analysée par Laure Bereni (Bereni 2015). De même, on peut se poser la question de savoir si la qualification en termes de « *mouvement pour la parité* » (Scott 2005, p. 126-168) au lieu de simple cause qui n'a pas fait mouvement est due à une méconnaissance partielle des débats autour de l'épuisement de la notion de mouvement (Neveu 2015), et également à l'égard de la pertinence de cette notion pour caractériser les féminismes en France.

Quoiqu'il en soit, être « *une Américaine, spécialiste de la France* », selon les termes de Joan Scott, est peut-être au bout du compte une qualification secondaire, d'autant qu'il s'agit en l'occurrence d'une spécialiste états-unienne, pour ne pas réduire les Amériques à l'Amérique du Nord. La nationalité pour un ou une chercheur-e n'est, en effet, qu'une des propriétés sociales agissantes en raison de la différence des traditions scientifiques selon les pays. Or, et on a essayé de le montrer à partir du cas de Scott, l'internationalisation des sciences sociales et la circulation des chercheur-e-s ont reconfiguré ses filiations intellectuelles au-delà des frontières nationales. De sorte que les antagonismes intellectuels ne jouent plus seulement à l'intérieur d'un espace national, mais tracent des lignes de partage et des alliances dans un espace scientifique internationalisé. En outre, Scott n'est pas seulement « *une Américaine, historienne de la France* » ; elle est, et elle le revendique, une historienne critique, dont le travail n'est pas non plus exempt de paradoxes.

Une œuvre paradoxale

« *Si Clio a fait don d'outils à la production du savoir, notre travail est de les utiliser* », écrit Scott (2012a, p. 218). On peut aussi retourner le compliment à l'auteure pour savoir quels usages sont faits des outils qu'elle a mis à notre disposition, et surtout quelles utilisations elle fait, elle, des outils qu'elle a forgés et transmis. En suivant également un autre de ses conseils, on posera des « *questions dérangeantes* » à l'ensemble de ses écrits, questions qui permettront de soulever une série de paradoxes dont l'un, et non des moindres, serait que la critique portée à l'histoire orthodoxe conduirait à la dilution de la discipline historique, travaillée et retravaillée avec des outils extérieurs à

la discipline et avec des approches venues d'ailleurs. En outre, alors que Scott doit sa consécration en France à ses articles sur le genre, on voudrait montrer que paradoxalement sa singularité scientifique est plutôt redevable à son approche critique de l'histoire.

Persistance discursive de la différence des sexes et fécondité heuristique du concept de genre

Qu'en est-il en effet de l'usage du genre dans les travaux de Scott ? Une rapide analyse textuelle de l'ensemble de son œuvre révèle un premier paradoxe : on constate un recours minoritaire au terme 'genre' au profit de 'différence des sexes' ou 'femme'. Paradoxe, en effet, puisque le genre a compétence à destituer les termes précédents, construits sur la binarité et la fixité de la polarité sexuée homme/femme, l'un et l'autre savamment déconstruits par Scott. Elle souligne de surcroît que l'histoire « *introduira une distance analytique entre le langage apparemment invariable du passé et notre propre terminologie* » (Scott 2012a, p. 54). Or, si « *c'est à travers le langage que se construit l'identité de genre* » (Scott 2012a, p. 30), l'écriture devrait en traduire l'exigence, et bannir notamment tout terme appartenant au vocabulaire essentialiste, comme l'a si bien montré Sabine Prokhoris, en écrivant ce monstre grammatical et conceptuel de la façon suivante : « *la différencedessexes* » (Prokhoris 2000, p. 158). Il faut toutefois nuancer ces propos en soulignant que l'opération de construction du genre suppose de convoquer encore l'ancien vocabulaire pour mieux mettre au jour les procédés de sa destitution et les conditions de son remplacement. Reste que le genre est surtout utilisé dans les articles consacrés au genre, mais qu'il figure peu dans les autres textes, qui, certes, historiquement situés, reprennent les concepts disponibles dans le contexte de l'époque. Cependant, si le genre est bien présent dans les textes sur la construction du genre, il est paradoxalement peu utilisé comme outil dans des recherches historiques précises⁴. Dans les travaux de Scott, c'est moins le genre comme

⁴ Par exemple, dans l'ouvrage *La citoyenne paradoxale*, le genre n'apparaît qu'à la page 180 : « Logiquement, le genre pouvait être envisagé comme l'une de ces représentations symboliques, l'une de 'ces habitudes acquises' qui empêchaient la perception du 'moi réel' d'un individu » (Scott 1998, p. 180).

outil qui est à l'œuvre qu'une approche critique des prêts-à-penser politiques et des façons routinières de pratiquer la discipline historique. L'outil genre joue de façon contingente et n'est pas soumis à une série d'épreuves empiriques ; c'est davantage la théorie critique que le genre qui permet de poser des « *questions dérangeantes* », même si le genre est issu de cette théorie critique.

Un autre paradoxe apparaît si l'on s'interroge sur le rendement comparé du genre et des rapports sociaux de sexe (Kergoat 1982) pour voir si les gains en connaissance diffèrent selon l'outil conceptuel employé. Après avoir enseigné pendant des années les exigences requises pour utiliser de façon légitime le concept de genre selon Scott, et constaté les effets épistémologiques de ses usages dans les thèses et les recherches en France, on est en droit de se demander si le concept de genre a une fécondité heuristique supérieure à celle des rapports sociaux de sexe. Dans les recherches en sciences sociales, et sous réserve d'une analyse sociologique plus précise sur ce sujet, qu'il faut ardemment souhaiter, tout semble indiquer, sans surprise, que les résultats s'avèrent sensiblement homologues, dès lors que ces deux outils déconstruisent la vision essentialiste, normative et anhistorique de 'la différence des sexes'. En conséquence, le paradoxe tiendrait plus à la fascination pour les transferts scientifiques états-uniens que connaît périodiquement le champ académique français qu'à une différence de performance radicale entre les deux concepts. Toutefois, les deux concepts ne sont pas appropriables au même titre par chacune des disciplines : les rapports sociaux de sexe ne se sont pas acclimatés par exemple chez les historien-ne-s, mais paradoxe adjacent, le concept de genre non plus, beaucoup plus réapproprié et mis en œuvre par les sociologues que par les historien-ne-s. En outre, les rapports sociaux de sexe ont peu circulé dans l'espace scientifique international, alors que le concept de genre a fait l'objet de multiples controverses et de définitions politiques visant à le vider de toute implication subversive, comme elle le souligne dans l'article « Le genre : une catégorie d'analyse toujours utile ? » (Scott 2009c). Dès lors, c'est donc moins l'outil qui est en cause que la propension ou la réticence à se réclamer des matrices théoriques qui les ont l'un et l'autre configurés.

En conséquence, si l'on tient que s'emparer et travailler avec l'un ou l'autre outil est plus important que de les mettre en concurrence, il faut alors s'interroger sur les conditions scientifiques qui les ont opposés. On sait que la matrice matérialiste des rapports sociaux de sexe et la matrice discursive du genre ont été au fondement de vives controverses sur l'incompatibilité des deux approches (Cerutti 1997). On sait également que la radicalité de l'antagonisme de ces deux perspectives est pour une grande part le résultat d'une polémique que partisans de l'histoire sociale et tenants du *linguistic turn* ont entretenue et durcie pendant des décennies. Or, à présent que les effets du *linguistic turn* se sont quelque peu émoussés et que le féminisme matérialiste s'est émancipé de l'orthodoxie marxiste (Delphy 1998), on peut s'autoriser à travailler à l'articulation des deux, c'est-à-dire articuler, selon les contextes historiques, les différentes contraintes matérielles avec le pouvoir des discours concernant notamment le genre (les symboles et fantasmes, les normes, l'identité subjective, et la politique). Plaider pour une complémentarité des approches, c'est au fond prendre acte de ce que fait la plupart des chercheur·e·s et des étudiant·e·s, loin de ces controverses et soucieux de restituer la complexité matérielle et idéelle de l'histoire des sociétés. Pour les actrices et acteurs de cette controverse, il peut paraître certes naïf ou hasardeux de prôner cette complémentarité. Pourtant, c'est ce à quoi Scott nous invite lorsqu'elle écrit que « *notre passion pour l'histoire des femmes n'est autre qu'un désir de savoir et de penser ce qui est resté impensable jusqu'ici* » (Scott 2012a, p. 214), et il semble effectivement impensable pour elle d'articuler les deux approches, présentes pourtant dans deux moments successifs de son travail : le moment Carmaux et le moment genre. Penser « *ce qui est resté impensable jusqu'ici* » peut donc être lu comme un appel à travailler avec un dispositif analytique empruntant aux deux approches. Ces quelques paradoxes sont toutefois de seconde portée par rapport à ceux mis en exergue par Scott dans son étude sur les féminismes français.

Paradoxes enchaînés

Dans deux ouvrages, *La citoyenne paradoxale* et *Parité !* (Scott 1998 et 2005), elle examine tous les éléments qui construisent

le paradoxe majeur du féminisme français, contraint d'osciller sans cesse entre l'universalisme républicain et la 'différence sexuelle', en sorte que « *le féminisme n'est pas une réaction au républicanisme, mais l'un de ses effets... l'expression paradoxale de cette contradiction* » (Scott 1998, p. 226). Si la démonstration est rigoureuse et implacable, on peut toutefois déplacer le lieu des paradoxes, en interroger le bien-fondé, en trouver d'autres également.

En posant la question « *l'universalisme serait-il, alors, un patriarcat qui se cache sous un déguisement ?* » (Scott 2012a, p. 115), elle tend en effet une perche, bien vite écartée au motif que « *ce sont des tentatives futiles visant à résoudre le paradoxe situé au cœur du discours universaliste* » (Scott 2012a, p. 115). On peut pourtant reprendre autrement cette « *tentative futile* » en avançant que le patriarcat ne se cache pas sous un déguisement, mais qu'on est en présence d'une annexion et d'un monopole masculins de l'universel (Lagrave 2000, p. 133). Le paradoxe résiderait alors non pas tant dans l'exclusion des femmes de la citoyenneté, que dans l'invention d'un oxymore aussi funeste que fatal : l'universalisme masculin, en sorte que l'exclusion des femmes n'en serait qu'une des conséquences logiques et partant non paradoxale. Mon propos est en effet de renverser le raisonnement et de souligner ceci : tout le travail de la domination masculine, fait par des révolutionnaires et des hommes politiques éclairés lors de la Révolution française et ensuite (Viennot 2016), a été de prescrire dans les lois et les faits un universel masculin pour asseoir un monopole, en sorte que le particularisme masculin est l'un des socles de l'universalisme et le palimpseste de l'individu abstrait. En conséquence, ce n'est pas la revendication des femmes à la citoyenneté qui introduit un particularisme dans l'universalisme : il y figurait déjà, au masculin, dès son origine. Dès lors, le paradoxe résiderait moins dans la tension entre deux « *universalismes contradictoires* », entre l'universalisme abstrait et 'la différence des sexes', que dans le geste de penser l'impensable : un universalisme masculin qui n'est pas un faux universalisme, mais un universalisme faussé, pipé dès sa genèse. Institué par un coup de force politique de la part d'hommes, ces derniers ont été obligés de trouver des arguments pour fonder en philosophie et en politique l'infériorité

des femmes, et de mettre en place des modalités d'exclusion des femmes sur la longue durée pour s'assurer que la concurrence politique se limiterait aux hommes, eux, rien qu'eux. Faute d'avoir construit en chiasme l'universalisme et la domination masculine, on impute le particularisme aux femmes alors que l'universel était déjà sexué au masculin. En conséquence, le paradoxe serait double : du côté de l'universalisme masculin, et du côté de la non-citoyenne contrainte de penser et d'agir dans les cadres prédéterminés par l'universalisme sexué masculin, conduisant les exclues à reprendre au moins partiellement à leur compte la logique qui les exclut.

Un autre paradoxe, de nature certes toute différente, tient à la rareté des dialogues entre Scott et les universitaires féministes françaises qui ont pensé les liens entre démocratie, république, citoyenneté, féminismes et genre, telles Geneviève Fraisse, Michèle Riot-Sarcey ou Christine Delphy pour ne citer qu'elles (Fraisse 1989 ; Riot-Sarcey 1994 ; Delphy 2010). Le débat transatlantique, malgré le rôle de passeur d'Éric Fassin sur ces questions (Fassin 2009), reste en deçà de l'acuité et de la complexité des questions soulevées, alors même que les figures féministes et les tensions entre démocratie et féminismes sont des objets analysés d'un continent à l'autre. Par exemple, il est remarquable que deux chercheuses, Scott et Delphy, qui travaillent l'une et l'autre sur « *féminisme et exception française* », dialoguent si peu. La bibliographie de l'ouvrage de Delphy, *Un universalisme si particulier* (2010), ne mentionne pas *La citoyenne paradoxale* de Scott, publiée pourtant en 1998, quand Scott publie, elle, une recension prudente et minimaliste de l'ouvrage de Delphy (Scott 2012b). Il faudrait certes maîtriser les caractéristiques et les enjeux des espaces académiques en sciences sociales dans les deux pays pour statuer sur les raisons de la rareté de ces débats, mais reste l'impression que, sur ces questions, chacune parle pour son espace de réception nationale. En outre, sans être en mesure d'en donner les preuves statistiques, tout laisse penser que le genre comme outil critique s'est plus acclimaté en sociologie qu'en histoire, du moins dans le champ académique français, et il faut sans doute en chercher quelques éléments explicatifs dans le rapport que Scott entretient avec la discipline historique.

Un autre paradoxe tient aux effets de la métamorphose progressive de l'historienne spécialiste en histoire sociale en une historienne critique de l'histoire, puis en une théoricienne ou épistémologue rompue à l'interdisciplinarité, de sorte que l'histoire en vient à s'estomper : là résiderait le paradoxe. En effet, « *la différence sexuelle représente un dilemme insoluble* » (Scott 2012a, p. 10), qui soumet « *la recherche à une exploration sans fin* » (Scott 2012a, p. 15) et au-delà des spécialités disciplinaires. Remettre sans cesse la recherche sur le métier suppose une ouverture aux apports des autres disciplines, une curiosité en constant éveil, une passion « *qui croît de la quête de ce qu'on ne connaît pas* » (Scott 2012a, p. 214), et qui, pour ce faire, doit passer par « *la passion pour la critique* », cette « *jubilation de penser au-delà des limites connues* » (Scott 2009b, p. 53). Les approches poststructuralistes et postmodernes sont ces territoires inconnus que Scott va explorer et se réapproprier pour déstabiliser et réouvrir le cadre historique, changer de perspective par « *l'adhésion à une histoire indéterminée* » (Scott 2009b, p. 32). Scott va privilégier alors la double question portant inséparablement sur comment on fait de l'histoire et par quels chemins l'histoire s'est constituée plutôt qu'une focalisation sur l'expérience comme preuve en histoire. Toutefois, souligne Scott :

L'infléchissement le plus important de ma pensée est venu de la prise en compte, dans mes travaux, de la psychanalyse [...] comme une façon de mettre au jour les ruptures et les contradictions, d'explorer les significations ambiguës qui finissent par se loger dans les problèmes insolubles et les interrogations sans réponses (Scott 2012a, p. 7).

Du chapitre « *Écho-fantasme : l'histoire et la construction de l'identité* » (Scott 2012a, p. 127-177) à plusieurs chapitres et fragments de l'ouvrage *De l'utilité du genre* (Scott 2012a), Scott utilise notamment le concept de fantasme et la psychanalyse comme méthode pour mieux mettre au jour les catégories et les prescriptions normatives véhiculées par le langage et « *se débarrasser de l'idée qu'il y a quelque chose de fixe, de connu d'avance concernant les 'hommes' et les 'femmes' et les rapports entre eux* » (Scott 2012a, p. 99). Pour tenter de comprendre au plus près « *le dilemme insoluble que la différence sexuelle continue d'engendrer* » (Scott 2012a, p. 8), elle s'empare ainsi

de la psychanalyse pour revisiter l'histoire. Sans jamais revendiquer l'interdisciplinarité comme un slogan, elle articule l'histoire, la science politique, la psychanalyse, la philosophie et l'analyse de discours pour traquer l'énigme du genre et le dilemme de la 'différence sexuelle'.

Ce sont des questions venues d'ailleurs (dont l'origine se situe hors de la problématique disciplinaire propre) qui ont souvent poussé les historiens et les historiennes (comme moi par exemple) à chercher des réponses qui échappent aux conventions (Scott 2012a, p. 215).

Ce faisant, tant par les sources utilisées, que par la critique déconstructiviste, en passant par le privilège donné à l'analyse textuelle, Scott devient inclassable d'un point de vue disciplinaire.

Tel est le paradoxe : de déplacements en ruptures, de curiosités en ouvertures, l'historienne de formation a laissé place à une épistémologue qui désormais convoque certes l'histoire, mais l'histoire n'est là que pour historiciser les objets étudiés, puisqu'elle est fondée uniquement sur des sources textuelles. Il ne s'agit pas non plus d'une philosophie de l'histoire, mais d'une réflexion épistémologique qui ébranle les convictions historiographiques les plus établies et qui, paradoxalement, doit recourir à d'autres disciplines que l'histoire pour critiquer l'histoire. Toutefois, on peut se demander si cette dilution de la discipline historique ne tient pas plutôt à l'approche postmoderne de l'histoire qu'aux effets de l'interdisciplinarité. En effet, le privilège donné aux discours, aux sources textuelles et aux constructions discursives concernant notamment le politique déplace possiblement Scott vers la science politique ou l'analyse textuelle, délaissant quelque peu une histoire sociale attentive aux conditions matérielles des acteurs et actrices. Cependant, il ne s'agit nullement de retordre le bâton dans l'autre sens. Il faut savoir gré à Scott d'avoir enrichi la critique de l'histoire par l'analyse de discours, redonnant ainsi à la linguistique et à la psychanalyse une place légitime dans les approches pluridisciplinaires. Et il faut lui savoir gré de rappeler que faire des sciences sociales n'est pas une situation confortable, car cela suppose de prendre conscience que « *ce qui nous attire est ce que nous ne savons pas encore* » (Scott 2012b, p. 214), à condition, conclut-elle, que « *la critique-désir n'avance pas en suivant les*

indications d'une carte routière » (Scott 2012b, p. 218), mais qu'elle « *interroge sans relâche le savoir reconnu et la manière de l'appréhender* » (Scott 2012a, p. 216). Et cette critique sans relâche, elle l'applique à son propre travail concernant la définition du genre et les usages du concept de genre, dans un article intitulé « *Le genre : une catégorie d'analyse toujours utile ?* » (Scott 2009c, p. 5-14) qui fait écho à celui de 1988, « *Genre : une catégorie utile d'analyse historique* » (Scott 1988, p. 125-153), mais un écho démultiplié. Elle montre, en effet, « *que c'est le genre qui apporte au sexe et à la différence sexuelle des significations, non pas le sexe qui détermine les significations du genre [...], le genre fournit la clé du sexe* » (Scott 2009a, p. 13), et elle insiste déjà sur le nécessaire recours à la psychanalyse. Ce « *défi critique* » qu'elle se donne à elle-même, elle le lance également à la fois aux disciplines constituées, « *contre les normes admises concernant le genre et contre les conventions et les règles de l'écriture de l'histoire* » (Scott 2012a, p. 205), mais aussi aux études féministes, qui, une fois légitimées par les institutions académiques, peuvent alimenter un conservatisme scientifique et politique de mauvais aloi.

Cette insistance sur le travail critique rejoint l'un des conseils que donnait Marc Bloch à ses élèves du lycée d'Amiens en 1914 :

L'esprit critique n'eût-il pour lui que d'être, en face de l'inertie satisfaite d'elle-même, l'effort, la fatigue, l'incertitude sur le résultat, qu'il mériterait, par cela seul, notre admiration et notre respect (Bloch 1950, p. 7).

Et Marc Bloch d'ajouter ce qu'on pourrait opportunément opposer à certains et certaines adversaires de Scott qui ont moqué sa critique :

On a dit beaucoup de mal de la critique historique [...] Si l'esprit critique a tant de détracteurs, c'est sans doute qu'il est plus facile de le blâmer ou de le railler que d'en pratiquer les commandements (ibid., p. 7).

Joan Scott ne s'est pas contentée 'd'en pratiquer les commandements', elle a construit un dispositif critique féministe.

Références

Publications de Joan Wallach Scott citées et utilisées dans l'article

- Scott Joan Wallach (1982). *Les verriers de Carmaux. Histoire de la naissance d'un syndicalisme*. Paris, Flammarion [traduit de l'anglais par Thérèse Arminjon ; éd. originale (1974). *The Glassworkers of Carmaux. French Craftsmen and Political Action in a Nineteenth-Century City*. Cambridge, Harvard College].
- (1988). « Genre : une catégorie utile d'analyse historique ». *Les Cahiers du Grif*, n° 37-38 « Le genre de l'histoire ».
- (1990). « 'L'ouvrière, mot impie, sordide'... Le discours de l'économie politique française sur les ouvrières (1840-1860) ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 83.
- (1991). « La travailleuse ». In Duby Georges, Perrot Michelle (eds). *Histoire des femmes en Occident. Tome IV, Le XIX^e siècle*, Fraisse Geneviève, Perrot Michelle (eds). Paris, Plon.
- (1998). *La citoyenne paradoxale. Les féministes françaises et les droits de l'homme*. Paris, Albin Michel [traduit de l'anglais par Marie Bourdè et Colette Pratt ; éd. originale (1996). *Only Paradoxes to Offer: French Feminism and the Rights of Man*. Cambridge, Harvard University Press].
- (2005). *Parité ! l'universel et la différence des sexes*. Paris, Albin Michel [traduit de l'anglais par Claude Rivière ; éd. originale (2005). *Parité! Sexual Equality and the Crisis of French Universalism*. Chicago, University of Chicago Press].
- (2007). *The Politics of the Veil*. Princeton, Princeton University Press.
- (2009a). "Finding Critical History". In Banner James, Gillis John (eds). *Becoming Historians*. Chicago, University of Chicago Press.
- (2009b). *Théorie critique de l'histoire*. Paris, Fayard [traduit de l'anglais (États-Unis) par Claude Servan-Schreiber].
- (2009c). « Le genre : une catégorie d'analyse toujours utile ? ». *Diogène*, n° 225.
- (2011). « La réponse de Joan Scott ». *Libération*, 22 juin.
- (2012a). *De l'utilité du genre*. Paris, Fayard [traduit de l'anglais (États-Unis) par Claude Servan-Schreiber].
- (2012b). « Christine Delphy, *Un universalisme si particulier* » [Critique]. *Travail, genre et sociétés*, n° 28.

- (2015) « Comment je suis devenue une historienne féministe ». Cycle de conférences de l'Institut Émilie du Châtelet, texte dactylographié et distribué, traduction par Claude Servan-Schreiber.
- Scott Joan Wallach, Tilly Louise A. (1987). *Les femmes, le travail et la famille*. Paris, Payot [traduit de l'anglais (États-Unis) par Monique Lebailly ; éd. originale (1978). *Women, Work, and Family*. New York, Holt, Rinehart & Winston].

Autres références

- Banner James, Gillis John (eds) (2009). *Becoming Historians*. Chicago, University of Chicago Press.
- Beaud Stéphane, Pialoux Michel (2012). *Retour sur la condition ouvrière. Enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*. Paris, La Découverte « Poche ».
- Bereni Laure (2015). *La bataille de la parité. Mobilisations pour la féminisation du pouvoir*. Paris, Economica.
- Cerutti Simona (1997). « Le linguistic turn en Angleterre. Notes sur un débat et ses censures ». *Enquête, anthropologie, histoire, sociologie*, n° 5.
- Cusset François (2003). *French theory : Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*. Paris, La Découverte.
- Delphy Christine (1998). *L'ennemi principal. 1 Économie politique du patriarcat*. Paris, Syllepse « Nouvelles questions féministes ».
- (2010). *Un universalisme si particulier. Féminisme et exception française (1980-2010)*. Paris, Syllepse « Nouvelles questions féministes ».
- Eribon Didier (2011). « Féminisme à la française ou néoconservatisme ». *Libération*, 22 juin.
- Espagne Michel (1999). *Les transferts culturels franco-allemands*. Paris, Puf.
- Fassin Éric (2009). *Le sexe politique. Genre et sexualité au miroir transatlantique*. Paris, Éd. de l'EHESS.
- Fraisse Geneviève (1989). *Muse de la raison. Démocratie et exclusion des femmes en France*. Aix-en-Provence, Alinea.
- Foucault Michel (1966). *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*. Paris, Gallimard.
- Habib Claude (2006). *Galanterie française*. Paris, Gallimard.
- Harding Sandra (ed) (2003). *The Feminist Standpoint Theory Reader: Intellectual and Political Controversies*. New York & London, Routledge.

- Kergoat Danièle (1982). *Les ouvrières*. Paris, Le Sycomore.
- Lagrave Rose-Marie (2000). « Une étrange défaite. La loi constitutionnelle sur la parité ». *Politix*, vol. 13, n° 51.
- Lagrave Rose-Marie, Bereni Laure, Roux Sébastien, Varikas Eleni (2011). « Le féminisme à la française, ça n'existe pas ». *Libération*, 30 juin.
- Maitron Jean (ed) (1973). *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français, 3^e partie, 1871-1914*, tome X. Paris, Les Éditions ouvrières.
- Neveu Érik (2015). *Sociologie des mouvements sociaux*. Paris, La Découverte « Repères » (6^e éd. ; 1^{re} éd. 1996).
- Nora Pierre (ed) (1987). *Essais d'ego-histoire*. Paris, Gallimard.
- Ozouf Mona (1995). *Les mots des femmes : essai sur la singularité française*. Paris, Fayard.
- Perrot Michelle (ed) (1984). *Une histoire des femmes est-elle possible ?* Marseille, Rivages.
- Prokhoris Sabine (2000). *Le sexe prescrit. La différence sexuelle en question*. Paris, Aubier.
- Rennes Juliette (2007). *Le mérite et la nature. Une controverse républicaine : l'accès des femmes aux professions de prestige, 1880-1940*. Paris, Fayard.
- Riley Denise (1988). 'Am I That Name?' *Feminism and the Category of 'Women' in History*. London, Macmillan.
- Riot-Sarcey Michèle (1994). *La démocratie à l'épreuve des femmes. Trois figures critiques du pouvoir, 1830-1848*. Paris, Albin Michel.
- Théry Irène (2011). « Un féminisme à la française ». *Le Monde*, 29 mai.
- Terrail Jean-Pierre (1990). *Destins ouvriers, la fin d'une classe ?* Paris, Puf.
- Trempé Rolande (1971). *Les mineurs de Carmaux, 1850-1883*. Paris, Les Éditions ouvrières.
- Viennot Eliane (2016). *Et la modernité fut masculine. La France, les femmes et le pouvoir, 1789-1804*. Paris, Perrin.